

# NICOLAS HULOT :

## « Sortir de la civilisation du gâchis »

*Comme à son habitude, Nicolas Hulot voyage. En canoë, en tenue de plongée ou en deltaplane... Mais pas seulement. A la tête de sa Fondation pour la nature et l'homme, c'est aussi un citoyen au service de la protection de la planète.*



Infatigable, et passionné, Nicolas Hulot veut impliquer la société toute entière dans son combat pour la protection de l'environnement.

**NC** : Vous n'avez pas toujours été un militant écologiste. Comment s'est faite votre prise de conscience ?

**Nicolas Hulot** : Elle a été graduelle. Ma prise de conscience n'a pas eu lieu subitement, sous l'effet d'un événement. Elle s'est étayée au fur et à mesure de mes rencontres. C'est pour ça qu'elle est solide. Je me suis aperçu qu'on avait dépassé le seuil de vulnérabilité de notre planète et sa capacité de régénération. Que sa résistance n'était plus à l'échelle des agressions que nous lui faisons subir.

La terre est plus petite qu'on ne l'imagine et l'empreinte écologique que nous lui laissons est plus grande. J'ai une relation sensorielle, et affective, à la nature qui m'a fait comprendre notre sort commun avec celui des êtres vivants. Du coup, à ma démarche naturaliste s'est ajoutée une préoccupation humaniste. Parce que les dégradations allaient plus vite que je ne l'imaginai et les conséquences étaient imminentes. Il fallait réagir.

**NC** : Vous venez de publier, aux Éditions Calman-Lévy, *Le Syndrome du Titanic*. Pourquoi ce livre ?

**NH** : Je voulais que les gens comprennent les raisons de mon engagement. Il n'est pas une révélation soudaine. Je n'ai pas voulu occuper une niche médiatique. J'essaie de comprendre, dans ce livre, pourquoi, malgré le constat, on ne fait rien de probant.

**NC : Alors pourquoi selon vous ?**

**NH :** Il existe un ensemble de verrous culturels et économiques qui s'ajoutent les uns aux autres et expliquent l'immobilisme.

Les verrous culturels d'abord. Il est difficile d'accepter notre vulnérabilité. Et d'accepter que la science et la technique ont des limites. On se construit des leurres pour ne pas regarder la réalité en face. Et notre échelle du temps correspond aux canevas électoraux, elle est incompatible avec l'échelle écologique.

Les verrous économiques enfin. Nous n'avons pas de vision macroéconomique, celle qui montre que l'écologie permet aussi de gagner de l'argent. Il y a aussi l'efficacité des lobbies qui protègent leurs propres intérêts, notamment à tous les étages de l'Etat.

**NC : Vous accordez peu de confiance aux institutions politiques pour amorcer le changement ?**

**NH :** La marge de manœuvre des politiques est étroite. Certains politiques ont la volonté de bien faire. Mais il existe une telle pression et un tel chantage, au chômage entre autres, qu'il leur reste très peu de marge pour agir.

**NC : Vous soutenez cependant l'inscription dans la Constitution d'une Charte de l'environnement ?**

**NH :** C'est un test grandeur nature. Ce n'est pas la panacée, mais un préalable qui ne mange pas de pain. La Charte fait tomber les masques sur la volonté des uns et des autres de rentrer ou pas dans le développement durable.

Il faut voir l'énergie consacrée depuis deux ans pour essayer de convaincre ceux qui résistent de façon irrationnelle, ou au contraire trop rationnelle. Si la charte est votée, c'est un premier pas dont il faudra prendre acte.

Ensuite viendra la nécessité d'un vrai plan d'action. Il ne faudra pas se draper dans la

Charte pour dire qu'on a réglé le défi du développement durable. Nous devons opérer un changement radical de notre société, il ne se fera pas par la symbolique.

**NC : Vous avez créé la Fondation Nicolas Hulot pour la nature et l'homme. Quel est son objet ?**

**NH :** La Fondation existe depuis 1990. Elle a une vocation pédagogique tout public. Le but est d'impliquer transversalement la société en démontrant l'importance des enjeux. Nous faisons de l'éducation à l'environnement.

« Nous n'avons pas de vision macro-économique, celle qui montre que l'écologie permet aussi de gagner de l'argent. »

Il y a le *Fleur de Lampaul*, voilier-ambassadeur de la protection des milieux aquatiques, et un bus sur l'écocitoyenneté. Vient aussi d'ouvrir une école de la biodiversité. Le tout est un travail de rencontres et de dialogue avec les uns et les autres.

Une vingtaine de personnes travaillent à la fondation. Il y a, en plus, le relais des bénévoles. Et le comité de veille écologique, où des scientifiques brillants mettent leur savoir et leur compétence à notre disposition.

**NC : Votre fondation fait appel à des fonds privés pour son financement. C'est un choix que vous avez toujours revendiqué, pourquoi ?**

**NH :** Le public est bien assez ponctionné. Et ce genre d'initiative doit être soutenu par des industriels. Ils doivent s'engager. Bien sûr, à condition que la fondation garde une indépendance absolue. Surtout,

je veux jeter des passerelles et non creuser des fossés. Je ne suis pas binaire : d'un côté, les bons consommateurs et de l'autre les mauvais industriels.

**NC : Qu'attendez-vous des industriels ?**

**NH :** Il faut qu'ils s'engagent bien plus loin, en rendant les produits plus lisibles aux consommateurs. Qu'on aille au-delà des labels bio et des étiquettes qui masquent l'information essentielle. Que l'empreinte écologique des produits soit clairement lisible.

Les politiques doivent légiférer en ce sens. L'outil pour y parvenir, c'est un dispositif fiscal qui encourage certains comportements et en dissuade d'autres. L'enjeu n'est pas de moins consommer. Je ne valide d'ailleurs pas l'idée de la décroissance économique. Elle me paraît dangereuse car elle entraînerait un surplus de chômage. Il faut en revanche aller vers une décroissance énergétique. Si nous ne l'engageons pas nous-même, elle se fera seule et alors le tribu à payer sera lourd.

**NC : Et aux consommateurs, que dites-vous ?**

**NH :** On peut tous aider à sortir de ce que j'appelle la civilisation du gâchis. Il faudrait se donner pour objectif de diviser par deux les conséquences de certains gestes de consommation.

Dans l'usage de l'eau par exemple. On peut aussi manger de la viande de meilleure qualité mais en manger moins. Ça ne nous coûterait pas plus cher et ce serait meilleur pour les sols.

Devenons exigeants sur les emballages : on peut refuser d'utiliser la myriade de sacs en plastique qu'on distribue aux caisses. On peut encore préférer le train à l'avion quand c'est possible.

Le message est le suivant : le monde de demain sera radicalement différent du monde d'aujourd'hui. De gré ou de force. Si c'est de gré, ce sera passionnant. Si c'est de force, ce sera dramatique ■

« Il faut aller vers une décroissance énergétique. Si nous ne l'engageons pas nous-mêmes, elle se fera seule et, alors, le tribut à payer sera lourd. »